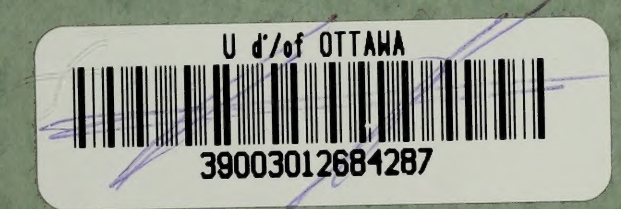
Cumston, Charles Greene

NOTRE SYMPATHIQUE CONFRERE FRANCOIS RABELAIS





NOTRE SYMPATHIQUE CONFRÈRE

FRANÇOIS RABELAIS

CONFÉRENCE

FAITE LE JEUDI 21 FÉVRIER 1918, A LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE GENÈVE

PAR LE

D[r] CHARLES-GREENE CUMSTON

Privat-docent à l'Université de Genève,
Ancien Vice-Président de l'Association Américaine d'Obstétrique et de Gynécologie,
Membre honoraire de la Société belge de Chirurgie,
Fellow de la Société royale de Médecine de Londres,
Membre de la Société française de l'Histoire de la Médecine
etc., etc,



GENÈVE
Librairie GEORG & Cie

1918



NOTRE SYMPATHIQUE CONFRÈRE

FRANÇOIS RABELAIS

CONFÉRENCE

FAITE LE JEUDI 21 FÉVRIER 1918, A LA SOCIÉTÉ MÉDICALE DE GENÈVE

PAR LE

D[r] CHARLES-GREENE CUMSTON

Privat-docent à l'Université de Genève,
Ancien Vice-Président de l'Association Américaine d'Obstétrique et de Gynécologie,
Membre honoraire de la Société belge de Chirurgie,
Fellow de la Société royale de Médecine de Londres,
Membre de la Société française de l'Histoire de la Médecine
etc., etc,



GENÈVE
Librairie GEORG & Cie

1918

A M. le Docteur Adolphe D'ESPINE

Professeur à la Faculté de Médecine
de l'Université de Genève

en témoignage sincère d'une amitié d'un quart de siècle.

Tiré à 200 exemplaires hors commerce.

NOTRE SYMPATHIQUE CONFRÈRE

FRANÇOIS RABELAIS

Verbis offendi morbi aut imbecillitatis argumentum est.
Ciceron.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT, MESSIEURS,

Parmi les hommes qui ont illustré le XVIme siècle, il en est peu dans le domaine des lettres ou de l'histoire, qui attirent plus souvent l'attention que l'immortel auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel.* Il semble que cet écrivain si original, ce savant éminent auquel nulle science ne paraît étrangère, cet inépuisable conteur, dans ses joyeusetés et sous son masque de bouffon, laisse toujours quelque chose à deviner, et qu'un coin du voile reste encore à soulever sur cette figure multiple et variée comme le temps où il vécut.

Et, singulière bizarrerie, nous en sommes encore à ignorer le type authentique de son image, transformée à plaisir par l'imagination populaire, qui est trop souvent disposée à se représenter la physionomie de l'homme d'après le caractère de ses œuvres. Dans le nombre si grand des portraits qui nous ont été laissés par les habiles artistes de la Renaissance, on se demande pourquoi celui de Rabelais, presque seul parmi les célébrités de son temps, fait défaut, mais je suis certain que, de tous les portraits de Rabelais décrits ou signalés, les seuls que, pour le présent, nous puissions admettre com-

Maillezais, qui se trouve en tête des *Aphorismes* publiés par lui chez Sébastien Gryphe, en juillet 1532. Je possède un exemplaire de cet ouvrage rarissime, mais en réimpression de 1543 *(voir fig. V)*.

Un autre ouvrage médical attribué à Rabelais a comme titre : *Le Quatriesme livre de la Thérapeuthique, ou auquel est singulièrement traictée la cure des ulcères, translatée par Philiatros. On le vend à Lyon, chez Françoys Juste, devant Nostre-Dame de Confort, M.D.XXXVII.*

A la fin se trouvent deux gravures sur bois, représentant « des instruments utiles pour contenir les membres fracturés, « un *glottocomon* de l'invention de maître François Rabelais, « docteur en médecine, et un *syringotome* ».

Ce séjour à Montpellier fut interrompu par des voyages aux îles d'Hyères, où Rabelais alla compléter son herbier de plantes médicales, ce qui lui suggéra l'idée de s'intituler au commencement du Tiers-Livre *Calloier des îles Hyères.*

De Montpellier, Rabelais vint à Lyon, où il fut attaché au grand Hôpital dès le commencement de l'année 1532, comme devant s'occuper du service des malades, aux appointements de 40 livres tournois par an. Rabelais est donc le plus ancien interne des hôpitaux dont le nom nous soit parvenu. C'est à ce moment qu'il publia les *Aphorismes* et l'*Ars parva* qui est la première traduction latine parue.

En même temps, il disséquait, en présence de nombreux auditeurs, le cadavre d'un pendu, qu'Etienne Dolet célébra dans un petit poème latin demeuré célèbre. Cette dissection avait une importance énorme à cette époque, où la Faculté de Montpellier se félicitait d'avoir chaque année à sa disposition deux cadavres de suppliciés.

Doué d'une humeur aventureuse, il entreprend à maintes reprises et sans autorisation, de petits voyages de quelques semaines et même quelques mois, au grand détriment de ses malades. La haute bureaucratie hospitalière s'assemble

pour remédier à cet état de choses ; elle s'adjoint le conseil de ville, composé de deux changeurs, deux drapiers, un marchand (?), un greffier, un épicier, un ferblantier et un marchand de sel. Cette réunion plébéienne, incapable d'apprécier la valeur d'un homme tel que maître François, le met en disponibilité pour le remplacer par un certain Du Castel (1535). Les rapports de Rabelais avec l'administration de son hôpital suffisent, à eux seuls, à faire de l'auteur de *Pantagruel* le doyen des internes. Les années changent, non les hommes.

Sans insister, Rabelais retourne à Montpellier, travaille quelque temps et passe sa licence en avril 1537 et le mois suivant il était reçu docteur. Le 22 mai 1537, il endossait la robe cramoisie et la toque de drap noir, rehaussée de rouge, qui s'est perpétuée à la Faculté de Médecine. Je vous montre le fac-simile des lignes qu'il a tracées à cette occasion sur le *Cahier des actes de l'Université (voir fig. VI)* :

« *Ego Franciscus Rabelaesus, diocesis Turonensis, suscepi* « *gradum doctoratus, sub D. Antonio Gryphio in praeclara me-* « *dicinae Facultate, die vigesima secunda mensis maii, anno* « *domini millesimo quingentesimo trigesimo septimo.* »

Successivement médecin particulier du cardinal du Bellay (1533) et du cardinal de Langey (1539), en 1546 Rabelais partit pour Metz. Son ami l'éditeur Etienne Dolet venait d'être brûlé comme hérétique et, comme Rabelais ne soutenait les principes de Dolet que « jusques au feu exclusive- « ment », il jugea prudent de se réfugier dans le voisinage de la frontière.

Cette même année nous le montre attaché comme médecin à l'hôpital Saint-Nicolas aux gages de la ville, aux appointements de 159 livres par an. La protection du cardinal de Châtillon le fit nommer curé de Meudon (1550).

Partout on le retrouve dans la mystérieuse épopée de

Pantagruel, où dort le tableau de son époque et d'où nous cherchons à faire renaître un âge disparu, partout on sent que le médecin renaît sous le contour railleur et narquois. L'ouvrage entier trahit la main du médecin qui l'a écrit, et si la dissection des âmes réussit tout autant à Rabelais que celle des cadavres, c'est que l'esprit méthodique qui l'avait guidé à l'amphithéâtre, ne l'abandonna pas quand il s'engagea dans la littérature.

Le dernier mot de Rabelais confirma sa vie et ce que son œuvre avait déjà proclamé très haut : l'ironie et le scepticisme d'un enfant du peuple devant les grandeurs fastueuses des cours et de l'Eglise ; il mourut en disant au page de son ami, le cardinal du Bellay : « *Je vais quérir un grand peut-* « *être.* » Ce fut le 9 avril 1553.

Si Rabelais fut, comme dit le poème latin d'Etienne Dolet (1536), « l'honneur de la médecine, pouvant rappeler « les morts des portes du tombeau et les rendre à la lumière », il dut le plus pur de sa célébrité à la cure des maladies vénériennes. La blennorragie ne l'occupa que médiocrement et il n'y fait allusion que dans un seul passage de ses œuvres : « lui print une pisse chaulde, qui le tourmenta plus que ne « penseriez. Mais ses médecins le secoururent très bien ; « et avecques force de drogues lénitives et diurétiques, le « firent pisser son malheur. »

Il faut ajouter à cette liste des purgatifs drastiques ou des hydragogues, soit « quatre quintaulx de scammonée « colophoniaque, six-vingt et dix-huit charretées de casse, « onze mille neuf cents livres de rheubarbe, sans les aultres « barbouillements. »

Ce traitement est loin d'être ridicule, aussi notre auteur ne songe-t-il pas à le critiquer, mais ce qui l'exaspère, c'est de voir que bien des médecins s'occupent de discuter la pathogénie de cette « pisse chaulde » et cette perte de temps lui suggère d'amères réflexions : « Et m'esbahis grandement

« d'un tas de fols philosophes et médecins, qui perdent temps « à disputer dond vient la chaleur de ces dictes eaux....., « car ils n'y font que ravasser et mieulx leur vauldroit se « aller frotter le cul au panicault (chardon à cent têtes) que « de perdre ainsi le temps à disputer de ce dont il ne savent « l'origine. »

Pour ce qui est de la syphilis, ce fut la véritable spécialité de maître François et nous voyons la cure de cette maladie tenir une place capitale dans ses écrits. Il traitait la syphilis par la méthode de l'Italien Gaspard de Torella, par les frictions mercurielles[1].

Les médecins du XVme siècle n'employèrent d'abord que des préparations très étendues (l'onguent de Torella était à $^1/_{40}$) ; mais les premiers résultats ayant été encourageants,

[1] L'ouvrage de Torella, paru à Rome en 1497, est intitulé : *Tractatus cum consiliis contra pudendagram, sive morbum gallicum.*

Déjà en 1500 Benengario da Carpi a traité la syphilis par les frictions avec de l'onguent mercuriel. Son succès lui donnait une grande réputation et lui fit acquérir une immense fortune. Mais Thierry de Héry, chirurgien-barbier, suivit l'armée d'Italie en 1537 et quoiqu'on ne sache point à quelle époque il revint en France, il est presque certain que ce fut longtemps avant 1552, autant qu'on en peut juger par son livre, qui fut publié cette année-là. Ce petit livre, écrit en français, a pour titre : *La méthode curatoire de la maladie vénérienne, vulgairement appelce grosse-vairolle, et de la diversité de ses symptômes.* Paris, 1552, par Mathieu David.

Cet ouvrage est très important et contient une description de l'ataxie locomotrice, assez sommaire il est vrai, mais pourtant très exacte.

On rapporte qu'étant un jour allé à Saint Denis, il s'agenouilla devant la statue de Charles VIII ; mais un moine lui ayant dit qu'il se trompait et que ce n'était pas l'image d'un saint : « Taisez-vous, mon père, répondit-il, je sais bien ce que je fais, il est bien saint pour moi, puisqu'il m'a fait gagner trente mille livres de rentes, en apportant la vérole en France. »

Quoique nous ne possédions aucun document pour le prouver, je suis parfaitement convaincu que Rabelais connaissait Héry et a profité de son vaste savoir en matière de syphilis et de sa cure.

ils augmentèrent les doses jusqu'à ce qu'ils en vinssent, au XVIme siècle, à barbouiller les malades des pieds à la tête ; l'eau de bardane était quelquefois donnée comme auxiliaire de ce traitement.

Les résultats ne se faisaient guère attendre ; le malade était frappé d'une stomatite formidable, qui fut signalée par le Chevalier Ulrich de Hutten et que Rabelais décrivit dans un de ses prologues :

« O quantes fois nous les avons veu, à l'heure qu'ilz es-
« toient bien oingts, et engraissés à poinct, et le visage leur
« reluisoit comme la claveuve d'un charnier et les dents leur
« tressailloient comme font les marchettes d'un clavier d'or-
« gue ou d'espinette, quand on joue dessus, et que le gosier
« leur escumolt comme à un verrat que les vaultres ont
« aculé entre leurs toiles. »

Par ailleurs, au chapitre où Epistémon rapporte ce qu'il a vu aux Enfers, Rabelais rappelle encore le traitement par les onctions dans cette phrase : « Le pape Sixte estoit *gresseur* « *de vérole.* — Comment, dist Pantagruel, y a-t-il des vé- « rolés de par de là ? — Certes, dist Epistémon, je n'en vis « onques tans, il y a plus de cent millions. Car croyez que « ceux qui n'ont eu la vérole en ce monde-cy, l'ont en « l'autre. »

Le badigeonnage terminé, les malades étant à jeun, étaient invités à pénétrer dans une vaste étuve si chauffée que, par aventure, quelques-uns d'entre eux tombaient asphyxiés dès l'entrée. Ceux qui n'avaient pas les moyens de se faire soigner dans une étuve, étaient alignés dans un four où les infirmiers leur jouaient la lamentable plaisanterie de les oublier et où on les retrouvait plus tard, métamorphosés en fumerons. La cure par l'étuve durait de vingt à vingt-cinq jours.

La plupart des malades, d'après le récit d'Ulrich de Hutten, débilités soit par ces transpirations exagérées, soit par l'ad-

ministration du mercure à doses toxiques, soit par les désordres graves en rapport avec la stomatite, mouraient en quelques jours. Les autres menaient une existence misérable et un sur cent à peine échappait aux médecins.

Dans les grandes villes de France, les étuves manquaient d'autant moins que beaucoup d'entre elles étaient à la fois des maisons de santé et des lieux de rendez-vous.

Ainsi traités, les syphilitiques étaient à peu près sûrs de leur affaire : chez des malades atteints d'une affection éminemment déglobulisante, on facilitait l'hématopoièse en les mettant à une diète sévère, on les exposait ensuite aux brusques variations thermiques de l'étuve et, pour terminer, on les barbouillait de graisse et on les gorgeait de mercure.

Malgré ce traitement poussé à l'extrême, la syphilis du XVIme siècle revêtait des formes graves, et voici un passage de Rabelais où il est fait mention de la glossite syphilitique tertiaire, des exostoses des doigts et de la laryngite spécifique : « Panurge contrefaisoit ceux qui ont eu la vérole, car « il tordoit la gueulle et retiroit les doigts et, en parole en- « rouée, leur dist... »

Un ouvrage qui est attribué à maître François, mais sans aucune raison valide, par le bibliophile Jacob, a pour titre : *Le Triumphe de très haulte, et puissante Dame Verolle, Royne du Puy d'Amours : nouuellement composé par l'inuenteur de menus plaisirs honnestes. M.DXXXIX. On les vend à Lyon, chez François Juste deuant nostre dame de Confort*, le tout illustré à l'avenant d'une suite de trente-six gravures sur bois, représentant les principaux inconvénients du mal et son traitement, avec un dixain explicatif au bas de chaque page. Il faisait défiler de la sorte, sous les yeux de ses lecteurs éblouis : Vénus, la Volupté, Cupidon, les Médecins refondeurs, la Diète. La gravure la plus suggestive est celle qui représente la ville de Rouen, entourée des principales villes de France, où dame Vérole régnait en souveraine. Rouen

avait en effet la triste réputation des véroles malignes, comme l'indique ce proverbe du temps : « Vérole de Rouen et « crottes de Paris ne s'en vont qu'avec la pièce ».

Le bizarre opuscule du *Triumphe* est aujourd'hui introuvable et Mollet dit qu'on n'en connaît qu'un exemplaire qui appartient à la Bibliothèque de Lyon.

Pour en finir avec Rabelais syphiliographe, je dois dire quelques mots du recueil de gravures sur bois intitulé : *Les Songes Drôlatiques de Pantagruel*, publié douze années après la mort de Rabelais, c'est-à-dire en 1565. C'est un volume petit in-8°, contenant 120 figures sans texte. Les exemplaires de ce livre, qu'on voit reparaître de temps à autre dans les ventes célèbres, sont au nombre de 5 ou 6 à peine, en dehors de ceux qui existent dans quelques bibliothèques publiques.

L'authenticité de ces figures n'est pas admise par Pierre-Paul Plan, qui dit : « Malgré le titre, et malgré l'annonce « de l'imprimeur, il nous est impossible d'attribuer cet ouvrage à Rabelais, et cela pour une raison qui nous semble « péremptoire. » Suit la raison qui est trop longue à citer, mais qui me semble être très logique.

Pour avoir l'opinion la plus autorisée de nos jours, j'ai écrit au professeur Abel Lefranc du Collège de France, pour demander son avis à ce sujet et je vous cite l'aimable réponse qu'il m'a donnée : « Je ne crois pas, pour ma part, à l'au- « thenticité des figures des *Songes Drôlatiques de Pantagruel*. « En tout cas, cette authenticité est toujours discutée et dis- « cutable et je n'ai jamais rien lu qui ait fixé ma conviction « personnelle à cet égard. »

Donc, puisque le professeur Lefranc admet qu'il existe toujours quelque doute sur l'auteur de ces dessins, je vous en montrerai trois qui se rapportent à la médecine, avec les fols commentaires donnés par Eloi Johanneau dans son édition

de Rabelais de 1823, car au point de vue de l'histoire de la médecine, ils ne manquent pas de sel.

La figure 50 représente un personnage de haute stature, royalement chaussé, courbé et dans l'attitude d'un homme souffrant, ayant une bavette sous le menton, couvert de la tête aux pieds d'une robe de malade surmontée d'une aigrette de chef, et qui a l'air de soulever sa cuisse dans l'excès de sa douleur. C'est évidemment François Ier atteint du mal galant que lui donna la belle Féronnière. Johanneau dit en outre qu'il est remarquable que cette figure est le vrai portrait de François Ier.

La figure 53 montre un individu martial, mais souffrant, coiffé d'une toque ou bonnet domestique, très chaudement vêtu, ayant une bavette sous le menton, retirant avec sa main droite une sonde profondément enfoncée dans le priape, tenant de la gauche une houlette et chaussée de pantoufles bordées d'hermine, est le grand Pantagruel, c'est-à-dire Henri II, souffrant de la maladie galante comme son père. La houlette annonce que l'amour avait fait déposer à ce roi galant le sceptre pour la houlette de berger. « Le roi Henri « II, dit Brantôme, a aimé comme a fait le roi son père, et « s'est adonné aux dames. »

La figure 60 représente un personnage en habit de chasseur, portant sur le poing l'oiseau de fauconnerie enfroqué, tenant de la main droite un couteau de chasse. C'est évidemment le pape Jules II, nous dit Johanneau, caractérisé parfaitement ici par le chapeau de cardinal et par sa longue barbe. Les épingles enfoncées dans le priape sont le symbole des picotements d'une « pisse chaulde » *(fig. VII, VIII, IX, X).*

Devenu, en 1547, médecin salarié de la ville de Metz, Rabelais commença par faire donner ordre aux habitants d'enlever les immondices des rues. Cette mesure hygiénique avait pour but de préserver la ville des ravages de la peste. Or, ce nom de peste était un euphémisme qui englobait

dans sa compréhension la peste proprement dite et les maladies vénériennes. A l'hôpital Saint-Nicolas, les entrants étaient divisés en *bons* et *pauvres* malades, ce dernier terme s'appliquant aux pestiférés, lépreux et syphilitiques. Ceux-ci revinrent de droit à Rabelais.

Il eut en même temps dans ses attributions l'inspection médicale des lupanars. Les maisons closes étaient placées sous la surveillance immédiate d'un monarque instable, *le roi des ribauds*. Une ordonnance de Louis IX assignait aux filles de joie des rues spéciales en des maisons qui prirent le nom de bordeux. Un acte de 1278 nous apprend que le roi des ribauds était non seulement responsable des faits et gestes des prostituées messines, mais qu'il avait mission d'enlever la robe à tout ladre qui entrait à Metz en été et, s'il ne le faisait, le ribaud était copieusement et vilainement vautré dans la boue en compagnie du ladre, *coram populo*. Ces coutumes démontrent que les Messins ne plaisantaient pas avec les maladies contagieuses.

En 1532, Rabelais fut mis en présence de Jehan Canappe, alors occupé à traduire les livres de Galien relatifs à la chirurgie. Cette traduction lui révéla l'existence d'un appareil à fractures de jambe inventé par Hippocrate. Frappé des inconvénients que présentait l'appareil, Rabelais en fit sur papier une reconstitution, en le modifiant et l'améliorant et le baptisa du nom barbare de *glossocomion*.

Un autre instrument dû à l'initiative de Rabelais, le *syringotome*, n'est plus une simple rénovation, mais une véritable création. Il se compose d'une lame tranchante à extrémité mousse, pouvant entrer dans un manche creusé *ad hoc* et en sortir un moyen d'un mécanisme fort simple : en somme c'est un bistouri boutonné à lame mobile. Cet instrument était utilisé pour l'incision du péritoine dans les plaies pénétrantes de l'abdomen.

Le chapitre de la naissance de Gargantua mérite d'être

analysé tout entier, car d'un bout à l'autre il est rempli de termes et de renseignements obstétricaux. Je transcrirai d'abord les textes, en faisant suivre chacun de commentaires.

« Gargamelle commença à se porter mal du bas : dont « Grandgousier se leva dessus l'herbe et la reconfortoit hon- « nestement, pensant que ce fut mal d'enfant, et luy disant « qu'elle s'estoit là herbée sous la saullaye et qu'en brief elle « feroit pieds neufz. »

La première partie de la phrase rabelaisienne nous montre que déjà, du temps de Rabelais, l'analogie entre les douleurs de l'enfantement et les coliques intestinales était un fait remarqué par toutes les matrones de l'époque et par la majorité du public, puisque le bon Grandgousier lui-même connaissait cette particularité.

« Et, encores que la douleur luy fust quelque peu en fas- « cherie, toutesfois que icelle seroit briève ; et la joie, qui « tost succederoit, luy tolléroit tout cet ennuy ; en sorte « que seulement ne luy en resteroit la souvenance. Je le « prouve, disoit-il : Notre Sauveur dit en l'Evangile *Joannis* « *XIV* : la femme qui est à l'heure de son enfantement a tris- « tesse, mais lorsqu'elle a enfanté, elle n'a souvenir aucun « de son angoisse. — Ha, dist-elle, vous dictes bien, et aime « beaucoup mieulx ouïr tels propos de l'Evangile et beau- « coup mieulx m'en trouve que de ouïr la vie de sainte Mar- « guarite, ou quelque autre capharderie. »

Le bon Grandgousier est fort bien renseigné sur les habitudes des femmes en mal d'enfants ; il sait que, pendant les douleurs et surtout à la période d'expulsion la plupart des parturientes ne se contentent pas de pousser des cris perçants, mais y ajoutent les plus désobligeantes épithètes à l'égard de leur mari, cause première de tant de peines, ou de celui qui en tint lieu. Rabelais n'a pas oublié d'introduire

dans le dialogue des deux époux, et parmi les doléances de Gargamelle, des allusions directes à cet état d'esprit particulier ; la suite du chapitre VI nous en est une preuve.

Quant aux capharderies dont la vie de sainte Marguerite était un des spécimens les plus connus, elles ne furent pas l'apanage exclusif du Moyen-Age. Si le paganisme était riche en superstitions, le christianisme ne fit que multiplier les croyances saugrenues, et si Lélith et d'autres disparurent, ce fut pour céder la place à de nombreux saints et saintes dont la protection ne fut pas moins efficace que celle des divinités païennes. La plus en vogue au temps de Rabelais et même de nos jours est sans contredit sainte Marguerite. Le 20 juillet, jour de sa fête, les chapelles débordent de femmes enceintes qui vont demander à la sainte de favoriser leurs couches. Ses reliques sont fort nombreuses et comme de juste d'une authenticité indiscutable. Les Jacobins de Poitiers possédaient une de ses côtes qui leur fut volée au XVIme siècle. Sa ceinture se trouvait encore en 1789 dans le trésor de l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Les reines de France croyaient pieusement à la vertu de ses reliques et ne manquaient pas, chaque fois qu'elles étaient sur le point de donner un héritier à la couronne, d'envoyer chercher les débris tout puissants et les gardaient jusqu'après leur délivrance.

Les impératrices ne dédaignaient pas le pouvoir surnaturel, puisque la dernière impératrice de France impériale, eut soin de garder sous la main les célèbres reliques. Malheureusement le temps avait dû diminuer singulièrement la vertu spéciale qu'elles possédaient autrefois, car l'accouchement d'Eugénie de Montijo fut difficile et Paul Dubois dut le terminer par un forceps.

Reprenons le texte rabelaisien :

« Peu de temps après, elle commença à souspirer, lamen-

« ter et crier. Soudain, vinrent à tas sages-femmes de tous « côtés. Et la tastant par le bas, trouvèrent quelques pellau- « deries de assez mauvais goust, et pensoient que ce fust « l'enfant ; mais c'estoit le fondement qui luy échappoit à « la mollification du droit intestin, lequel vous appelez le « boyau cullier, par trop avoir mangé de tripes, comme « avons déclaré ci-dessus.

« Dont une horde vieille de la compaignie, laquelle avoit « réputation d'estre grande médecine et là estoit venue de « Brizepaille d'auprès de Sainct-Genou, devant soixante ans, « luy feist un restrinctif si horrible que tous ses larrys tant « feurent oppilez et resserrez que à grande poine, avecques « les dentz, vous les eussiez eslargiz, qui est chose bien hor- « rible à penser... »

Le mot grande médecine veut dire femme médecin. La médecine ou femme médecin existait au Moyen-Age : elle s'appellait alors *fisicienne* ou *miresse*. Brizepaille était un hameau dans la commune de Saint-Genou. Rabelais connaissait à merveille ce pays, voisin du Chinonais. Il est possible que l'on ait réellement fait appeler à la Devinière une sage-femme de Brizepaille, soit chez Rabelais, soit chez des paysans de l'endroit. En Berry, quand on raconte la légende de Gargantua, on dit que la sage-femme envoya chercher au village de la Brigandière, commune de Saint-Genou, quatre bœufs pour aider l'enfant à sortir du ventre de sa mère.

Larrys est très probablement synonyme de sphincters. Sous l'influence du « restrinctif si horrible », les sphincters du vagin et de l'anus se sont tellement contractés que Gargantua ne peut sortir par la voie naturelle.

Rabelais nous décrit le résultat thérapeutique du « rèstrinctif ». Ecoutons le conteur :

« Par cest inconvenient feurent au dessus relaschez les « cotyledons de la matrice, par lesquelz sursaulta l'enfant,

« et entra en la vene creuse (veine cave ascendante), et,
« gravant par le diaphragme jusques au dessus des espaules
« (où ladicte vene se part en deux) print son chemin à
« gauche, et sortit par l'aureille senestre. »

La vieille médecine commit une grosse faute de thérapeutique obstétricale en administrant à sa malade un « res-« trinctif si horrible », car il ne faut pas oublier que l'accouchée était une primipare. Aussi les résultats furent-ils déplorables, comme vous voyez.

Dans tout ce récit, Rabelais voulait faire allusion à l'ignorance demeurée légendaire des sages-femmes à son époque et même de nos jours.

Les « pellauderies », morceaux de peau, terme que Rabelais a emprunté au patois de l'Anjou ou de la Vendée, sont très probablement les membranes de l'œuf. La poche des eaux devait être encore intacte chez Gargamelle, bien que le travail fût avancé, puisque la patiente commençait à pousser. C'était évidemment la période d'expulsion, car maître François a eu soin de dire qu'elle se mit à crier à ce moment.

De plus « le fondement luy eschappoit » ; or, lorsque la tête fœtal vient appuyer sur le périnée, la compression qu'elle excerce sur le rectum amène un prolapsus avec éversion de la muqueuse et évacuations involontaires.

Il ne faut pas s'étonner de ne pas voir de médecin auprès de l'auguste malade comme devait l'être l'héroïne de Rabelais. Les accoucheurs ne furent introduit à la cour que bien longtemps après sa mort. Le premier accoucheur qui fut appelé à donner ses soins à une reine fut Julien Clément, vers le milieu du XVIIme siècle. S'il faut en croire Astruc, Clément aurait prêté ses soins à la célèbre Mlle de la Vallière. Ce point a soulevé une polémique parmi certains historiens de la médecine, mais quoi qu'il soit, il est

un fait acquis qu'avant Julien Clément aucun accoucheur n'avait pénétré à la cour de France. Or, comme Rabelais a reproduit dans son œuvre ce qu'il avait sous les yeux, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait représenté les sages-femmes arrivant « à tas » pour secourir Gargamelle.

Maintenant, reprenons le mécanisme de la naissance de Gargantua. La voie naturelle étant rigoureusement fermée par l'effet du « restrinctif », l'utérus se relâcha au niveau de l'insertion placentaire : le fœtus trouvant là une porte de sortie, se hâta d'en profiter et entra dans la « vene creuse » ou veine cave inférieure, sans doute par l'intermédiaire des hémorroïdales moyennes ou des plexus péri utérins, ce qui est plus probable.

Quoiqu'il en soit, il continue son ascension, dépasse le diaphragme, arrive au cœur dont l'auteur ne fait pas mention, mais qu'il est bien obligé de traverser pour gagner la veine cave supérieure; de là, il s'engage dans le tronc brachio-céphalique gauche, remonte la jugulaire interne, passe dans le sinus pétreux et s'échappe par l'oreille. Dans un pareil trajet, on est en droit de se demander ce que devenait le cordon.

Dans tous les cas, Rabelais tient à justifier sa description. Après avoir rapporté un certain nombre de naissances extraordinaires, il termine par ces quelques mots : « Mais vous « seriez bien davantaige esbahys et estonnez si je vous ex- « pousoys présentement tout le chapitre de Pline auquel « parle des enfantemens estranges et contre nature ; et tou- « testois je ne suis poinct menteur asseuré comme il a esté. « Lisez le septiesme de sa *Naturelle Histoire, cap. III,* et ne « m'en tarabustez plus l'entendement. »

Tarabustez = tracassez, sens courant du mot au XVIme siècle. L'étrange nativité du héros est une fiction de son invention, mais il est intéressant de constater que cette fan-

taisie s'allie à une singulière précision de détails. Tous les termes techniques dont Rabelais se sert ici se retrouvent dans l'ouvrage de Loys Vassée, *L'anatomie du corps humain réduite en Tables,* traduite par maistre Jean Canappe, Paris, 1554, et nous savons les rapports qu'avait Rabelais avec ce dernier lors de son séjour à Lyon. Quelques-uns nous sont familiers, qui n'étaient employés alors que par les savants : tels le « droit intestine » dont Rabelais donne l'équivalent dans le langage usuel « vous l'appelez le boyau cullier. »

Encore une citation :

« Soudain qu'il fut né, ne cria comme les aultres enfants : « Mies ! mies ! », mais à hault voix s'écrioit : « A boire ! à « boire ! », comme invitant tout le monde à boire, si bien « qu'il fut ouy de tout le pays de Beusse et de Bibaroys. »

Ici encore, comme en tant d'autres circonstances, Rabelais tourne en ridicule les croyances erronées de son temps. On attribuait, en effet, aux cris des nouveaux-nés une signification particulière, et beaucoup en tiraient des présages pour l'avenir de l'enfant.

La science médicale de Rabelais est des plus vastes et ce n'est pas un des moindres charmes de ses satires, que de voir les expressions techniques d'anatomie et de pathologie coudoyer les termes d'une procédure embrouillée et d'une philologie fantaisiste. Dans le *Gargantua* et le *Pantagruel,* nous trouvons à chaque pas les manifestations d'une science solide. Les expressions d'anatomie y sont employées à profusion et avec beaucoup de justesse. Livre I, chap. XVII, il est dit : « Es uns escarbouilloyt la cervelle, es aultres rompoyt « bras et jambes, es aultres deslochoyt les spondyles (vertè- « bres) du coul, es aultres demoulloyt (disloquait) les reins, « avalloyt le nez, poschoyt les yeulx, fendoyt les mandi- « bules, enfonçoyt les dens en la gueule, descroulloyt (dé- « fonçait) les omoplates, sphaceloyt (meurtrissait) les greves,

« (les jambes), desgondoit les ischies (luxait les hanches), « debezilloit les fauciles (mettait en pièces les os de l'avant- « bras et de la jambe).

« Si quelq'un se vouloyt cascher entre les sepes plus espès, « à icelluy freussoit toute l'areste du douz (brisait le dos), « et l'estrenoit (rompait les reins) comme un chien.

« Si aulcun saulver se vouloyt en tuyant, à icelluy faisoyt « voler la teste en pieces par la commissure (suture) lamb- « doïde. »

Les exemples similaires fourmillent au chapitre XLIV du Livre I, je vous citerai la phrase suivante: « Soubdain après « tyra son dict braquemart et en ferut (frappa) l'archier qui « le tenoit à dextre, luy coupant entierement les venes ju- « gulaires et arteres spagitides (aussi veines jugulaires) du « col, avecques le guarguareon (luette), jusques es deux « adenes (glandes thyroïdes), et, retirant le coup, luy en- « trouvrit le mouelle spinale entre la seconde et tierce ver- « tebre : là tomba l'archier tout mort. »

Et plus loin : « Lors d'un coup luy tranchit la teste, luy « coupant le test sus les os petrux (rocher), et enlevant les « deux os bregmatis (os pariétaux) et la commissure sagittale « (terme anatomique qu'on trouve pour la première fois « dans Rabelais) avecques grande partie de l'os coronal « (frontal), ce que faisant luy tranchit les deux meninges et « ouvrit profondément les deux postérieurs ventricules (ven- « tricules latéraux) du cerveau ; et demoura le craine pen- « dant sus les espaules à la peau du pericrane (périoste) par « derrière, en forme d'un bonnet doctoral, noir par dessus, « rouge par dedans. Ainsi tomba roidde mort en terre. »

Dans le *Tiers Livre*, chap. XXI-XXIV se trouve la consultation de Rondibilis. On sait qu'elle est l'importance de

cette consultation de Rondibilis[1], médecin, dans l'enquête qu'a entreprise Panurge, sur la question de savoir s'il doit se marier. Toute l'argumentation repose sur des considérations de physiologie. Dans la première partie, il fallait décrire l'effet des quatre premiers moyens reconnus propres à refréner la concupiscence.

Rabelais empruntait sa doctrine à la tradition médicale antique, à Hippocrate, à Galien, à Pline, aux philosophes, médecins et naturalistes qui étaient en faveur parmi les médecins humanistes de la Renaissance.

*
* *

Messieurs, j'aurais voulu dire encore bien des choses sur la connaissance extraordinaire de notre bien-aimé confrère Rabelais, mais le temps nous presse.

Dixi.

[1] Selon de Thou, on ne peut pas douter que Rondibilis ne soit Guillaume Rondelet de la Faculté de Montpellier. De Thou observe que ce savant avait été traité un peu cavalièrement dans l'ouvrage folâtre de Rabelais, mais au moins ne reprochera-t-on pas à Rabelais d'avoir fait de son Rondibilis un ignorant.



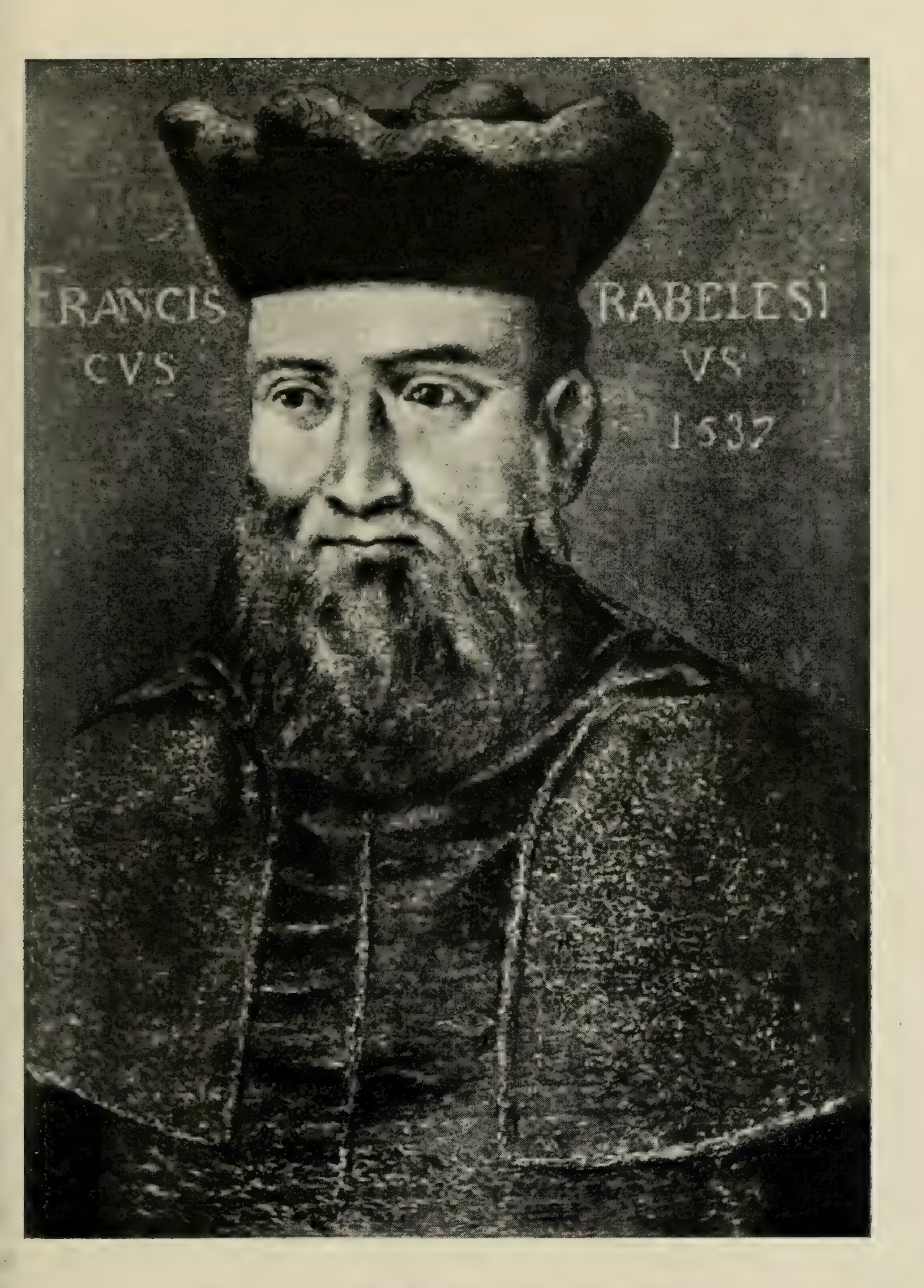


FIG. 1. — LE PORTRAIT DE MONTPELLIER

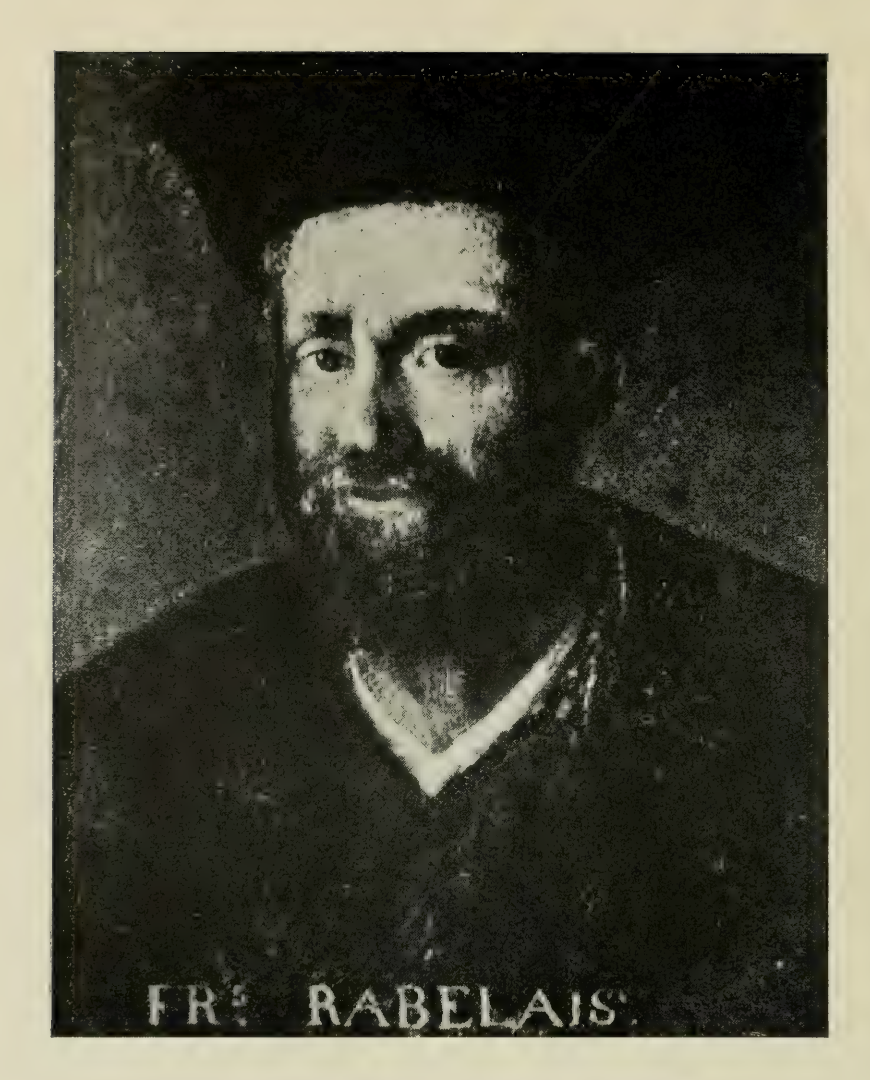
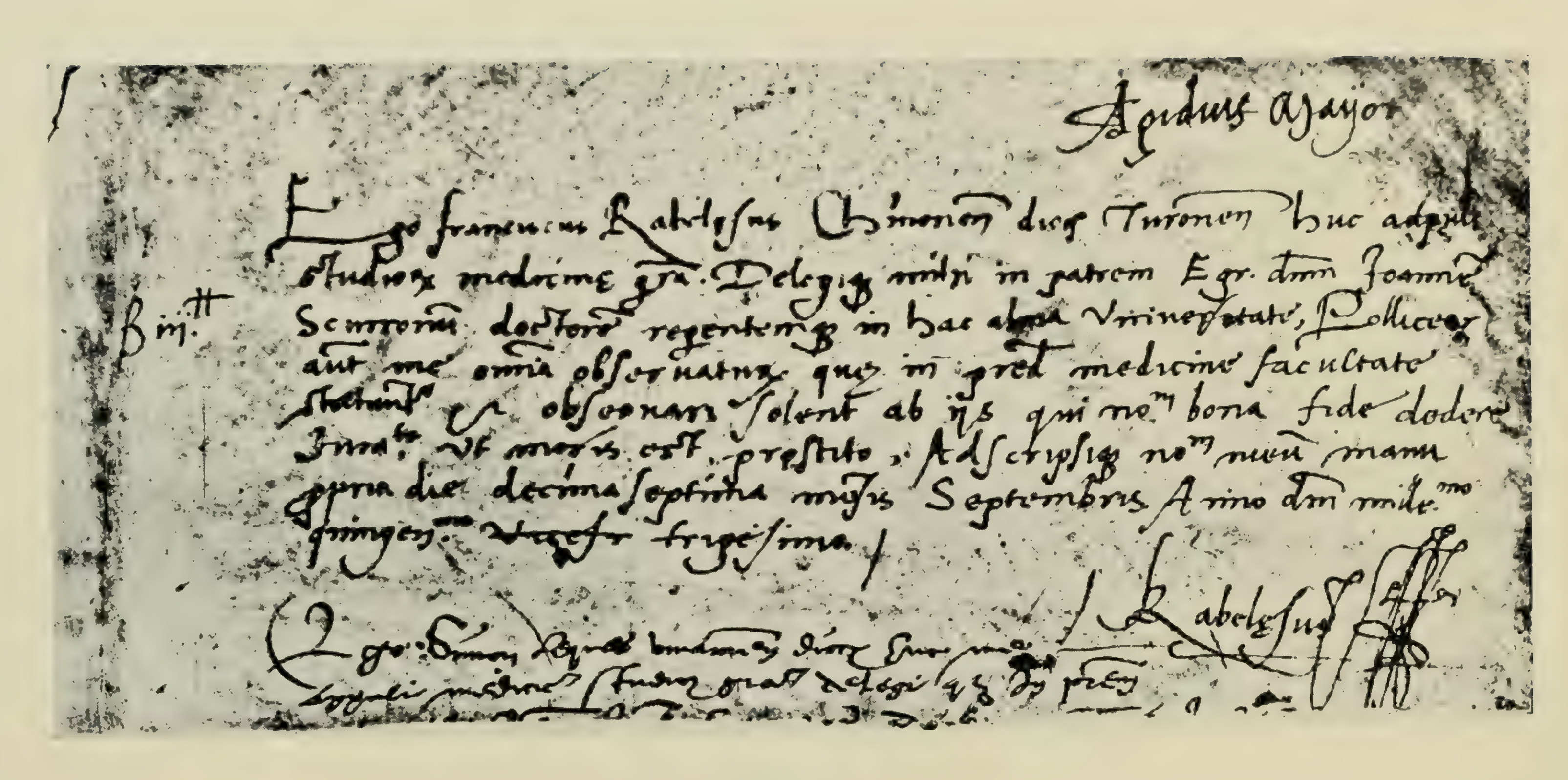


FIG. II. - LE PORTRAIT DE GENÈVE



Héliog. P. Dujardin

FIG. III. – GRAVURE DE LASNE

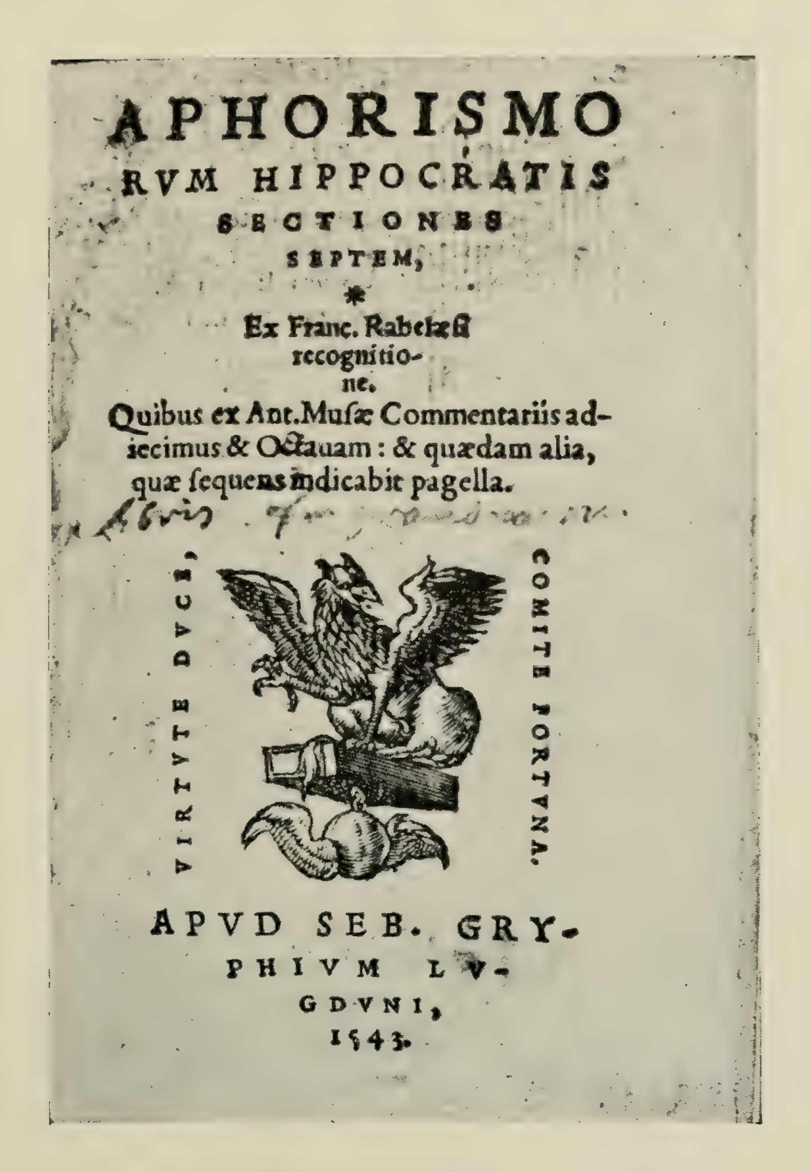


Ægidius Majoris

Ego franciscus Rabelesus Chinonensis diocesis Turonensis huc adpuli studiorum medicine gratia. Delegique mihi in patrem Egregium dominum Joannem Scurronum doctorem regentemque in hac alma Universitate; Polliceor autem me omnia observaturum que in predicta medicine facultate statuuntur et observari solent ab iis qui nomen bona fide dedere Juramento ut moris est prestito; Adscripsique nomen meum manu propria die decima septima mensis Septembris Anno domini millesimo quingentesimo trigesimo.

Rabelesus

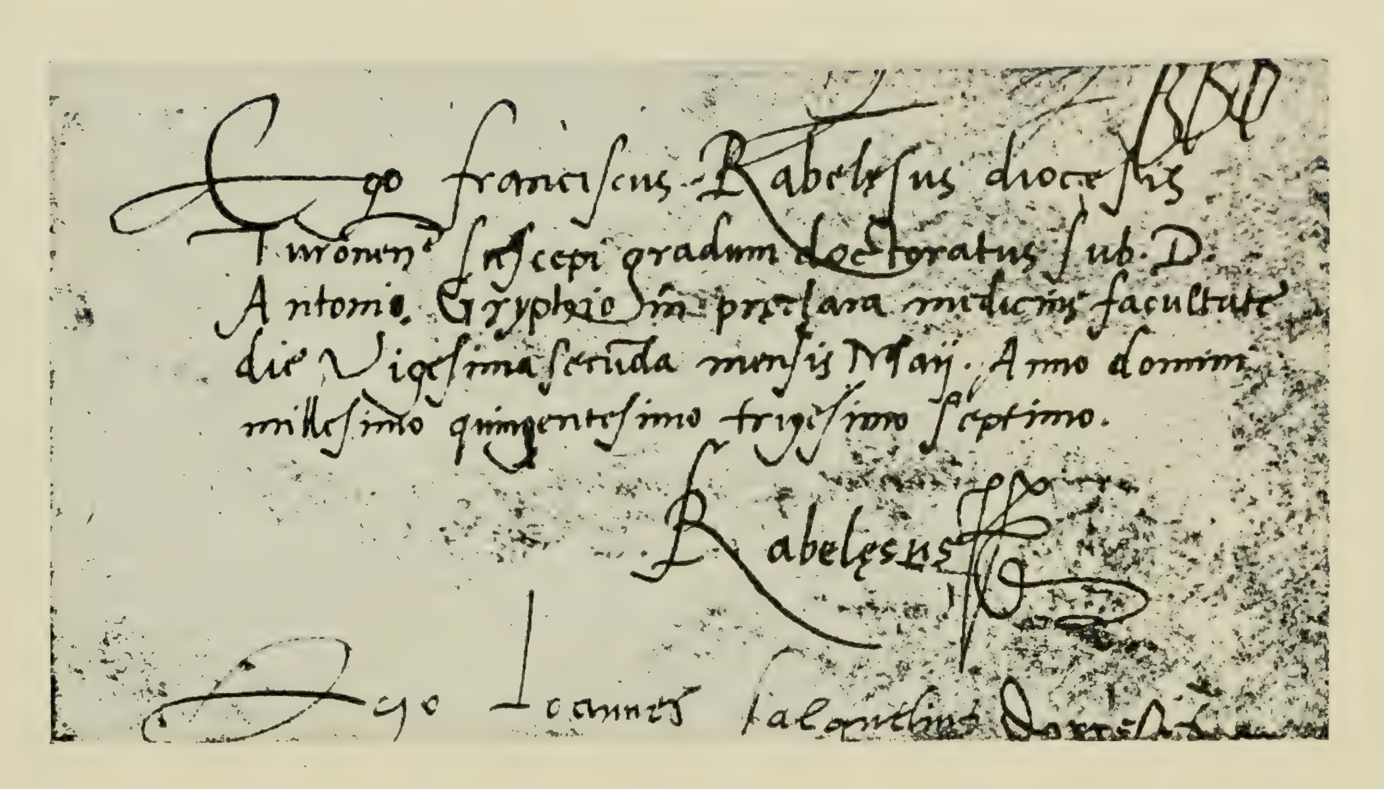
FIG. IV.


APHORISMO
RVM HIPPOCRATIS
SECTIONES
SEPTEM,
*
Ex Franc. Rabelæsi
recognitio-
ne.
Quibus ex Ant. Musæ Commentariis ad-
iecimus & Octauam : & quædam alia,
quæ sequens indicabit pagella.

VIRTVTE DVCE, COMITE FORTVNA.

APVD SEB. GRY-
PHIVM LV-
GDVNI,
1543.

FIG. V. — PAGE DE TITRE DES APHORISMES



Ego franciscus Rabelesus diocesis
Turonensis suscepi gradum doctoratus sub D.
Antonio Gryphio in preclara medicine facultate
die vigesima secunda mensis Maij. Anno domini
millesimo quingentesimo trigesimo septimo.

Rabelesus

FIG. VI.

LES

SONGES DROLA-
TIQUES DE PANTAGRUEL,

ou sont contenues plusieurs figures
de l'invention de maistre Fran-
çois Rabelais : et dernie-
re œuvre d'iceluy,
pour la recreation
des bons
esprits.



A PARIS,

Par Richard Breton, Rue S. Jaques,
à l'Escrevisse d'argent.

M. D. LXV.

FIG. VII.
PAGE DE TITRE DES SONGES DROLATIQUES



FIG. VIII.

SONGES DROLATIQUES DE PANTAGRUEL.

53

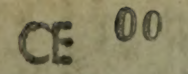
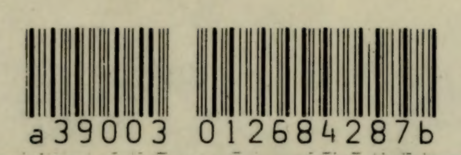


FIG. IX.

60



FIG. X.


CE 00

a39003 012684287b